

par des officiers mexicains prisonniers, je reviens au galop annoncer au général que nous sommes entièrement maîtres de la position et que l'ennemi descend en désordre sur Pensacola où déjà le général avait dirigé nos boulets sur l'hacienda en faisant tirer par dessus San-Lorenzo pour porter le désordre dans les réserves ennemies. Aussitôt, il fait cesser le feu et se rend au galop sur les falaises qui sont à droite du village et de l'église. De là, nous découvrons toute la plaine qui s'étend vers le Nord et, à nos pieds, Pensacola. Cet immense bâtiment est déjà entre nos mains; l'ennemi se retire sur les routes de Santa-Ynes et de Los Reyes. Il résiste encore dans les mamelons escarpés et boisés qui s'élèvent à droite et forment les derniers échelons de la Malinche. Nos soldats, par petites colonnes, poursuivent avec acharnement les débris de l'ennemi à qui ils enlèvent successivement les points de résistance sur lesquels il cherche à se cramponner. Le général fait venir les obusiers des matelots et ouvrir leur feu sur les mamelons boisés où la fusillade est encore très vive. Mais bientôt on est obligé de cesser le tir dans la crainte d'atteindre les troupes amies du général Marquez qui viennent d'arriver et sont engagées de ce côté.

En effet, le général Marquez est apparu sur le champ de bataille au moment où nous commençons à rejeter l'ennemi sur l'autre rive de l'*Atoyac*. Dès la veille, ce général avait reçu l'ordre de partir de son camp, au nord de Puebla, dès qu'il entendrait les premiers coups de canon annonçant l'attaque du général Bazaine. Il devait longer la rive gauche de l'*Atoyac*. Ce mouvement fut ponctuellement exécuté; mais avant d'arriver à Pensacola, Marquez fut arrêté devant une petite barranca coupant la route et défendue par l'ennemi. Il fut obligé d'engager le combat; mais bientôt le mouvement sur San-Lorenzo se prononçant, la division Diaz occupant Pensacola fut obligée de battre en retraite et nos alliés purent continuer leur mouvement. Marquez, voyant qu'une partie de l'ennemi se jetait dans les montagnes, cher-

cha à les y prévenir et se lança avec son infanterie dans les terrains accidentés et boisés qui s'étendent vers la Malinche. Il gagna promptement la route de San-Pablo del Monte pour tourner la gauche de l'ennemi et le rejeter dans la plaine où il retombait sous nos coups.

D'autre part, notre cavalerie a rempli sa mission sur notre gauche et les nombreux morts couchés dans la plaine prouvent qu'elle a chargé avec succès; mais nos escadrons ont été obligés de s'arrêter devant la barranca infranchissable de l'*Atoyac* et ils ont été ralliés. Un seul a passé le cours d'eau sur le pont de l'hacienda Del Valor et a continué dans la plaine; mais, embourbé dans les marais, il a été obligé de revenir, abandonnant la poursuite. Un seul escadron reste en observation devant la cavalerie de Carbajal et d'Aureliano qui s'est retirée sur l'autre rive de l'*Atoyac* et semble se croire soutenue par le voisinage d'Ocotlan. Enfin, l'escadron la Pena a passé la rivière au gué de Pensacola avec les zouaves et les turcos.

En ce moment, le général Bazaine fait avancer le bataillon du 81<sup>e</sup>, resté en réserve avec l'ambulance, et le fait déployer en avant de San-Lorenzo, du côté d'Ocotlan, pour surveiller les 3.000 hommes de la Garza qui occupent ce point. Cette précaution prise, il descend à Pensacola pour se porter en avant, mettre un peu d'ordre dans la poursuite et être prêt à recevoir les troupes qui occupaient Santa-Ynes, dans le cas où elles voudraient faire un retour offensif pour protéger la retraite des divisions désorganisées. Du reste, le rayon de la fusillade s'allonge dans toutes les directions et la fumée qu'on voit au loin indique que l'ennemi est en dislocation complète. Nous passons le gué de l'*Atoyac* et suivons la route de Tlaxcala, qui est couverte de morts et surtout de débris du grand convoi de Comonfort.

Toute la gauche de l'ennemi est refoulée et les mamelons boisés de droite sont occupés par nos zouaves. Le général Marquez, redescendu de la montagne par un sentier, a débouché sur la route de Santa-Ynes où il a trouvé les turcos

arrêtés dans leur poursuite pour se reformer et se réorganiser, et il s'est déployé en avant d'eux; mais entendant la fusillade du côté de Santa-Ynes, où doit se trouver l'escadron de la Pena, il se porte en avant pour le soutenir et fait prier le général de l'appuyer.

Bazaine fait répondre que ses soldats ont marché toute la nuit et qu'il faut leur donner un moment de repos; que, si le général Marquez a déjà pris Santa-Ynes, il l'occupe solidement ou se retire s'il ne peut le garder; si, enfin, il ne l'a pas encore attaqué, qu'il reste sur la position qu'il occupe.

Cette décision du général Bazaine s'imposait en raison de la situation tactique de sa colonne et des considérations stratégiques dont il devait tenir un compte absolu. Pour nous, pour le général, la bataille est terminée, la victoire est complète, le but défini pour l'expédition ordonnée par le général en chef est atteint.

L'armée de secours de Puebla a été chassée de la position menaçante qu'elle occupait à San-Lorenzo, son convoi a été pris presque en entier, et cette armée se retire en pleine déroute, complètement désorganisée. Dès lors, les conditions stratégiques qui sont faites à cette colonne détachée du corps de Puebla ne permettent en aucune façon de continuer la poursuite au delà des limites que peuvent dépasser ces troupes tant qu'elles n'auront pas réduit la forteresse qu'elles attaquent.

Il est certain que si le général Bazaine était complètement indépendant, s'il pouvait rompre toute solidarité avec les troupes assiégeant Puebla, il pousserait, avec toute sa colonne, son adversaire vaincu, l'épée dans les reins, et le suivrait peut-être jusqu'à Mexico, en y entrant avec lui. Mais il n'est pas indépendant. Du reste les instructions qu'il a reçues sont limitées, car le général en chef a recommandé à son entreprenant lieutenant de battre l'armée ennemie, ce qui est fait, mais de ne pas se laisser entraîner dans une poursuite éloignée, ce qu'il ne va pas faire.

Alors, le général continue à se porter en avant de sa personne jusqu'à ses troupes les plus avancées qui reviennent de tous côtés pour se rallier; et, bien qu'à regret, il fait dire à Marquez de s'arrêter, que l'ennemi est déjà à trois lieues et qu'il ne faut pas s'éloigner davantage.

Cette concession faite au devoir et le sacrifice accompli, le général Bazaine revient vers Pensacola. Mais, s'il doit éprouver l'amer regret de ne pas anéantir les débris de son ennemi si brillamment vaincu et dispersé, il doit en revanche trouver une éclatante compensation dans la joie de son triomphe.

Au retour, il repasse au milieu de ses soldats dont les visages rayonnent d'orgueil et de satisfaction; leurs regards se portent avec une sympathique admiration sur le chef qui leur a fait cueillir de si beaux lauriers et semblent lui dire : « Es-tu content de nous ? » Certes oui, il est content d'eux et il les remercie par des paroles qui font battre le cœur de nos soldats de France et leur font paraître douces les fatigues et les souffrances qu'ils ont pu endurer. A mesure que le général passe devant eux, ces braves gens, levant leurs fusils encore noirs de poudre, encore rouges de sang, crient avec enthousiasme : « Vive le général Bazaine. » Et lui, maîtrisant avec peine son émotion, leur répond que c'est vers l'Empereur qu'il faut reporter leur joie patriotique. Un hourrah de : « Vive l'Empereur », sort de toutes les poitrines. Quelle joie noble doit-il éprouver en voyant tous ces fanions, ces drapeaux magnifiques, que ces soldats lui montrent avec fierté ! Il s'arrête devant chacun de ces glorieux capteurs et, recevant de leurs propres mains ces brillants trophées, il fait prendre leurs noms en leur adressant les félicitations qu'ils ont si bien méritées. Et ces modestes petits héros, en lui serrant la main, laissent s'épancher sur leurs joues brunies des larmes de bonheur.

C'est en de telles circonstances qu'on est heureux, qu'on se sent fier de sa carrière. Ce sont des émotions que le soldat seul peut éprouver et qu'il n'oublie jamais. Et, si des phi-

lanthropes déprimés, qui gémissent des homélies profanes pour inspirer l'horreur des choses de la guerre, pouvaient contempler de pareils tableaux, assister à de pareilles scènes, ils comprendraient que l'esprit militaire, que le chauvinisme, ne peuvent se détruire pour toujours chez un peuple que ni les souffrances, ni les blessures les plus cruelles sont impuissantes à émouvoir, mais qui verse des larmes de fierté quand un souffle de gloire vient à l'effleurer.

En somme, cette rentrée du général Bazaine fut une ovation continue, un véritable triomphe et le plus beau qu'un chef puisse rêver, celui que lui font ses compagnons de gloire.

Il nous fallut plus d'une heure pour revenir à Pensacola, et, au moment où nous y arrivions, nous trouvions le général Douay qui débouchait par la route de Puebla avec un escadron et un bataillon de chasseurs.

Douay apporte aussi son concours et amène avec le plus louable désintéressement de soldat tout ce qu'il avait de troupes disponibles pour aider, s'il était besoin, au triomphe de son collègue. Il manifeste largement sa joie en apprenant un si beau succès et c'est du fond du cœur que partent les félicitations qu'il adresse au général Bazaine. Les deux généraux causent pendant un instant, puis le général Douay part dans la direction de Santa-Ynes que Marquez a probablement attaqué, car il a envoyé chercher sa cavalerie laissée à Pensacola et a demandé encore du secours au général, faisant savoir qu'il est compromis; ce à quoi le général Bazaine lui fait répondre qu'il n'a qu'à se replier et qu'il trouvera alors du soutien en arrière. Enfin, cet appui tant sollicité, le général Douay va le lui porter avec des troupes fraîches.

Le général va examiner Pensacola et m'envoie porter des ordres aux petits postes de zouaves qui occupent les mamelons voisins. Du reste, il est ordonné partout de faire la soupe.

Rien n'est affreux comme les abords de l'hacienda de Pensacola où on a entassé un grand nombre de blessés mexi-

cains. La note la plus poignante dans ce concert de douleurs est la vue des femmes gisant mutilées et dont on n'a pu encore enlever les restes pour se consacrer aux vivants blessés. J'avais déjà ressenti cette lugubre impression en entrant dans les retranchements de San-Lorenzo sans avoir le souci d'expliquer leurs toilettes de fête en pareille circonstance. Mais bientôt notre étonnement grandit encore, en apprenant que, la nuit dernière, il y avait bal au quartier général de Comonfort, qu'on avait dansé jusqu'au matin et que nous étions arrivés juste au moment du cotillon final. C'était assurément d'un chevaleresque accompli; ç'eut été Régence et « talon rouge », si ces guerriers de salon avaient gagné la bataille et offert aux yeux attendris de leurs danseuses le spectacle d'un triomphe et la contemplation des Français mis en déroute par leur vaillance. Mais quelle déception! En vérité, dans la situation où se trouvait cette armée, c'était de l'impudence et un dédain par trop audacieux de l'adversaire que manifestait le général Comonfort, et que le destin fut prompt à punir cruellement. L'opéramique devint le plus terrible des drames. Singulière veillée des armes pour un général en chef sérieux!

Cette révélation inouïe explique ce que j'avais vu à San-Lorenzo et ce que nous voyons au seuil de la salle de bal. Quand retentit le premier coup de canon qui salua notre apparition dans les brumes matinales, ce fut un point d'orgue dans la danse. Les officiers se précipitèrent au dehors pour rejoindre leurs troupes; alors, les femmes affolées, surexcitées non par la peur sans doute, mais par les entraînements de la Habanera, aspirèrent à des émotions plus vives et, convaincues du rôle héroïque qu'allaient remplir leurs père, époux, frère ou novio, elles ne voulurent pas les abandonner; beaucoup d'entr'elles, mues instinctivement peut-être par un très noble sentiment de charité, s'attachèrent à leurs pas et les suivirent sur le champ du combat. Hélas! plusieurs furent les victimes sympathiques de leur bel et généreux entraînement.

Les débris du convoi, la manne de la garnison de Puebla, étaient épars de tous côtés et on s'occupait de réunir le tout, de recueillir chevaux, mulets, troupeaux, voitures et chariots, etc...

Après avoir donné partout ses ordres, le général remonte à San-Lorenzo où il établit son quartier général. Nous faisons une tournée dans le village où nous ne trouvons partout sous nos pas, que morts et blessés. L'église surtout offre un navrant spectacle; nos boulets ont fait partout d'affreux ravages. Un grand nombre de prisonniers y sont réunis, principalement des officiers. Le général leur adresse quelques paroles bienveillantes, en les assurant qu'ils seront traités avec tous les honneurs dus à des soldats qui ont fait leur devoir. Nous examinons ensuite nos trophées d'artillerie : ce sont 8 magnifiques pièces, dont 6 canons rayés de 8 et 2 gros obusiers de 15 centimètres. Les pièces rayées sont de nationalité américaine; tous les caissons sont également restés; les coffrets sont ouverts et les caisses contenant les charges sont éparses dans tout le retranchement; elles portent les marques de fabriques américaines. L'ennemi a été culbuté tellement vigoureusement qu'il a abandonné tout sur place; cependant il a tenté d'enlever deux pièces, car elles sont attelées à la prolonge et ont déjà fait quelques pas en dehors de la batterie; mais nos boulets ont brisé l'avant-train de l'une et tué les mulets d'attelage de l'autre.

Le retranchement est fort bien entendu, avec un bon parapet. Le terre-plein a été abaissé pour permettre à l'étage de feu établi en arrière, dans le mur de la cour de l'église, de tirer par dessus la batterie sans gêner son action. La défense était puissamment organisée, et si on avait perdu son temps à tirer, au lieu de marcher franchement à la baïonnette, nous aurions perdu beaucoup de monde.

Enfin, le général se dirige vers sa tente qu'on a dressée sur le haut du plateau au bord des pentes raviniées qui descendent à l'*Atoyac*, ne voulant pas occuper de maisons pour les laisser aux blessés mexicains que notre ambulance

ne peut recevoir, car ses tentes sont déjà remplies par nos soldats.

Le général Douay revient avec ses troupes et retourne à son quartier général devant Puebla. Le général Marquez a occupé Santa-Ynes après un petit engagement, mais n'a pas pu reprendre le fragment de convoi qui nous avait échappé. Quant à l'ennemi, il continue son mouvement de retraite. D'autre part, des Indiens venant d'Ocotlan, annoncent que le général la Garza qui s'y trouvait, voyant la chute de San-Lorenzo, s'est retiré du côté de San-Martino, sur la route de Mexico.

A peine descendu de cheval, le général se rend à l'ambulance pour porter quelques bonnes paroles aux malheureux qui souffrent pour la gloire. Nous avons environ 30 tués et 120 blessés. Le commandant du bataillon du 51<sup>e</sup> est grièvement blessé, ainsi que deux autres officiers. Mais proportionnellement, le groupe des officiers entourant le général a été le plus éprouvé : un de mes camarades, le capitaine d'état-major Béguin, envoyé par l'état-major général, a été tué, dès le commencement de l'action par une balle au cœur. Un autre, encore envoyé par l'état-major, le capitaine Garcin, a été frappé en pleine poitrine par un biscaien; mais son portefeuille, placé dans la poche de son dolman, a amorti le coup, et il en est quitte pour une forte contusion. Il a eu de la chance, car nous l'avions cru mort. En effet, il reçut un des biscaiens du coup de mitraille qui nous arrosa. Il était à deux pas de moi, quand je le vis tomber de cheval comme une masse; juste à ce moment le général lançait ses colonnes et m'envoyait en course. Aussi bien agréable fut notre surprise quand nous le retrouvâmes à l'ambulance encore vivant. Le coup avait été tellement violent, qu'il avait la poitrine toute noire comme le fond d'un chaudron.

Avant de rentrer à son camp, le général fit distribuer aux soldats double ration d'eau-de-vie et un troupeau de moutons pris avec le convoi; le soir, on fit fête dans les tribus. Enfin, après s'être assuré que les camps sont établis d'une façon

régulière, que les grand'gardes sont placées partout, il s'achemine vers le déjeuner.

Ce devoir accompli, il nous prend la fantaisie, bien naturelle après une pareille nuit, de faire un bout de sieste. Mais nous avons à peine clôturé un œil qu'arrivent des officiers, envoyés par le grand quartier général, pour recueillir des nouvelles du combat, de la part du général en chef, et apporter ses félicitations. Puis d'autres viennent un peu de tous côtés pour leur propre compte et poussés par la curiosité, bien légitime du reste.

Dans l'après-midi, je vais avec le général faire une tournée dans les camps. On a réuni tous les Indiens des environs pour leur faire enterrer les morts, et les malheureux ont fort à faire. Il y a des cadavres partout; on en trouve jusqu'au fond des barrancas, d'où on a des peines infinies pour les retirer. L'artillerie, de son côté, réunit toutes les armes éparses et l'administration prend possession du convoi.

On commence ainsi à voir clair dans les résultats du combat. Les conséquences militaires sont immenses. D'abord nous serons tranquilles à l'avenir et nous pourrons continuer les travaux du siège sans regarder constamment derrière nous. N'ayant plus qu'un ennemi, la place de Puebla, nous pourrons lui consacrer toutes nos facultés, tous nos moyens. D'autre part, la dispersion de cette armée, la seule espérance des assiégés, va porter un coup terrible à la défense, en lui faisant voir qu'il lui faudra fatalement succomber.

Quant aux résultats matériels, ils sont considérables : 1.200 morts sont étendus sur le champ de bataille; 1.200 blessés sont entre nos mains, ainsi qu'un nombre égal de prisonniers. En outre, un grand nombre de soldats de l'armée de Comonfort ont abandonné armes et vêtements militaires et sont partis dans toutes les directions pour désertier un drapeau qu'ils ne servaient que par force.

Nous avons trois magnifiques drapeaux et onze fanions; huit canons, trente chariots chargés de vivres, d'habillements et d'argent, 4.000 kilogrammes de poudre, 1.100

mules avec leurs charges, 2.500 sacs à terre, des quantités considérables d'armes de toutes sortes, un troupeau immense, etc...

Le général Bazaine reçoit les instructions du général en chef. Le lendemain, nous retournerons dans nos lignes de Puebla, ramenant tout le butin. La partie militaire de l'expédition étant terminée, on va profiter de ce que le pays est débarrassé au loin pour faire une opération administrative, sous la direction du général Neigre, avec deux bataillons, un escadron et un immense convoi de voitures et de mulets pour rapporter le blé qu'on pourrait trouver dans les hacendas de la plaine.

Le lendemain, dès l'aube, on prépara le départ. Ce fut long et difficile, surtout la mise en route de nos dépouilles opimes. Nous manquions d'attelages, il fallut en attendre de nos camps sous Puebla; puis on mit beaucoup de temps pour bâter et charger les 1.100 mulets de prise. Enfin, on achemina cet immense convoi vers la grande route de Puebla. Notre ambulance put emmener tous nos blessés; mais on fut obligé de laisser les blessés mexicains qui ne pouvaient faire la route à pied. Du reste, ils avaient tous reçu de nos chirurgiens les premiers pansements; on leur laissa des médicaments, des vivres et des médecins qu'on avait réquisitionnés dans les environs. Les drapeaux furent confiés aux chasseurs d'escorte du général et la colonne, chargée de trophées, se mit en route vers Puebla.

Marchant lentement en raison de tous nos impedimenta, nous n'arrivâmes qu'à 10 heures au pont de Mexico que nous avions quitté 34 heures auparavant. Là, le général remit un peu d'ordre dans sa colonne, fit prendre à chacun de ses bataillons le chemin direct de son camp et monta seul au Cerro San-Juan, accompagné de ses officiers, de son escorte portant les drapeaux, et des canons ennemis conduits par les artilleurs de la garde impériale. Ce défilé au travers des camps qui garnissaient les flancs du Cerro était imposant. De tous côtés, les soldats accouraient sur les bords

de la route pour contempler avec joie les trophées si glorieusement conquis par leurs camarades.

Nous entrâmes ainsi dans la cour du Rancho San-Juan. Le général en chef nous y attendait; il embrassa le général Bazaine et eut l'amabilité de nous serrer la main, à nous les petits satellites de l'étoile qui triomphait. On avait fait venir une musique pour faire entendre des chants de victoire; puis le général en chef se donna la malicieuse satisfaction de lui faire jouer les airs mêmes dont les Mexicains nous avaient régales le jour de l'échec de Santa-Ynes; enfin, il fit planter les quatorze drapeaux sur le mur de la terrasse du quartier général, afin que la ville de Puebla et sa garnison pussent les contempler à leur aise. Les canons furent également disposés à la vue des assiégés.

Cette scène fut impressionnante, incomparable. Les honneurs du triomphe à Rome ne purent jamais être plus imposants, plus grandioses, car ceux-ci déployaient leur faste glorieux sous les yeux même de l'ennemi et presque sous le feu de ses canons.

Enfin, après les premiers épanchements du chauvinisme, on songea à rentrer dans le réalisme de la vie et à déjeuner, car la gloire n'exclut pas le bifteck; au contraire, celle du guerrier en a besoin. Le général s'assit à la table du général en chef et nous à celle de l'état-major général. Malheureusement, deux places de nos camarades étaient vides : l'un était mort, l'autre blessé.

Puis nous reprîmes la route d'Amatlan et ce fut avec une certaine jouissance que nous rentrâmes dans notre quartier général qui semblait déjà être devenu nos *Lares*.

## CHAPITRE XVI

### PRISE DE PUEBLA

---

Polémique relative aux opérations. — Reconnaissances de Totimehuacan. — Attaques contre ce fort. — Ouverture de la première parallèle, 12 mai. — Bazaine aux tranchées. — Violente sortie de Totimehuacan. — Projets d'évasion de la garnison. — 16 mai, ouverture du feu. — Le général Bazaine aux batteries. — Le feu de Totimehuacan est éteint. — Message du général Mendoza auprès du général en chef. — Préparatifs pour l'assaut. — Le 17, à 4 heures du matin, explosions en ville. — Prise du fort de Totimehuacan. — Parlements de Puebla. — Capitulation de la forteresse. — Occupation de Puebla. — Première visite en ville. — Visite du général Bazaine dans les forts. — Le 19 mai, entrée solennelle dans Puebla.

Pendant notre digression stratégique de San-Lorenzo, tout a été calme dans nos lignes. Le lendemain de notre retour, pendant toute la journée, le quartier général de la 1<sup>re</sup> division reçut une longue suite de visiteurs venant porter au général leurs félicitations; nous y vîmes notamment deux personnages de haute marque : le général Almonte et M. Dubois de Saligny. De toutes les expansions formulées dans ces visites, il ressort que les esprits, prenant une orientation précise en dehors de la guerre de cadres, se portent spécialement sur la reprise des attaques contre Totimehuacan. Cependant, comme la direction suprême ne se fixait pas encore, une polémique ardente s'engageait sur la question d'une attaque extérieure. Certains, évidemment inspirés par la 2<sup>e</sup> division, préconisaient l'attaque sur le fort San-Anita, puis sur celui de Loreto placés dans la zone d'action. On argumentait contre la solution Totimehuacan, prétendant